

se, comme un tronc glissant qui nous renverse, comme une petite mare d'eau dans laquelle disparaît notre chaussure, ou encore comme un vide entre deux cailloux dans lequel nous enfignons avec ardeur et bagage, je vous avoue que la poésie fait trop tôt place au prosaïsme le plus vulgaire. Pis que cela, nous nous surprenons à désirer moins d'arbres résineux, moins de neige sur leurs grands bras, et pas de manteau blanc du tout pour draper les montagnes sur toute la distance des cent milles qui nous séparent de notre destination.

Pourtant si nous avons eu des obstacles à vaincre, nous avons eu aussi quelques beaux jours, et le froid en congelant la surface des lacs nous a rendu des services signalés et nous a donné une route facile pour le transport des paquets, sur des branches servant de traîneaux improvisés. Nous avons traversé ainsi le lac Noël et le lac Travers. Le lac Lépaule a des eaux profondes et n'était pas encore glacé. Le lac Caribou et la Mare en grande partie aidèrent également notre route en nous offrant un passage facile.

Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur la valeur des terrains que nous avons traversés, mais en attendant que je puisse, à mon retour, compléter cette lacune, je puis vous informer que jamais, dans mes nombreux voyages, je n'ai vu jusqu'ici de terrain moins propre à la culture. Même les résineux les moins exigeants ne peuvent puiser dans le sol couvert de leurs débris accumulés, les éléments nécessaires à leur développement complet. A cinquante ans, ils arrivent à un diamètre de sept pouces à peu près. Leur végétation est souvent malsaine et leur écorce chargée de mousse. Le sol est chargé de cailloux roulés et se compose de sable dans les bas-fonds. Le terrain est d'une grande pauvreté, à tel point que les arbres ne peuvent y implanter leurs racines avec assez de force pour résister aux coups de vent de la localité. Nous avons ainsi traversé des "renversés" d'un quart de mille d'étendue et sur toute la route nous marchons sur des corps morts qui embarrassent considérablement la marche.

Il est très-facile de faire un chemin jusqu'au lac Jacques-Cartier, mais il ne sera pas également possible de trouver des colons pour défricher les terres qu'il traversera. Dans le voisinage des lacs, le long de la Mare, il y a du terrain propre à la culture, mais, sur les hauteurs, je maintiens que nos céréales ne sauraient venir à maturité, même

dans les meilleures circonstances. A Stoncham, Mr. Henright, qui cultive depuis 20 ans un domaine qu'il a défriché lui-même, affirme que l'avoine ne mûrit chez lui que lorsqu'elle est semée depuis le 10 jusqu'au 25 de Mai. Or l'altitude du lac Jacques-Cartier est de plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, plus du double de celle de Stoncham; il faut donc en conclure que le climat de la région que nous avons traversée est de beaucoup moins favorable à la culture du sol.

Je voudrais pouvoir continuer ces renseignements pris et donnés sur les lieux mêmes, mais les cinq hommes que nous renvoyons partent et il me faut terminer. Demain nous construirons un radeau pour remonter le lac Jacques-Cartier, qui a plus de trois lieues de largeur. Nous suivrons ensuite une route entièrement nouvelle pour atteindre la rivière Upica que nous traverserons pour nous diriger ensuite vers la rivière Metabetchouan, à l'embouchure de laquelle se trouve le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur les bords du lac St. Jean. Nous reviendrons par Chicoutimi, St. Urbain et la Baie St. Paul. Nous prenons des vivres pour 20 jours. Si nous en manquions, seulement à cinq milles de notre destination, la position serait fort embarrassante. Nous comptons sur la connaissance des bois de nos sept sauvages, dont pas un pourtant n'a fait le trajet, et sur nos pieds pour nous tirer d'embarras dans un cas de difficulté.

Tout à vous,

J. PERRAULT,

Directeur de la Revue Agricole.

Telle était notre correspondance qu'un ami de Québec a cru devoir intercepter. Après les attaques auxquelles nous avons été en butte de la part du "Canadien" et que nous ignorions personnellement, notre ami n'ayant pas ouvert notre correspondance, crut qu'il était prudent de ne pas donner des armes à la mauvaise foi et l'intercepta. Nous avons beaucoup regretté cette démarche, car elle eût mis fin aux accusations toutes gratuites dont nous étions alors victime.

Avant de continuer le compte-rendu de notre voyage nous allons nous arrêter à l'étude de l'avenir des hauteurs du lac Jacques Cartier, car il est temps, croyons nous, d'entrer dans la discussion sérieuse du projet d'ouvrir une voie de communication directe entre Québec et le lac St. Jean.